

## Essais

---

Number 68, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21103ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1997). Review of [Essais]. *Nuit blanche*, (68), 48–55.

### LE CORPS DU DÉDUIT NEUF ÉTUDES SUR LA POÉSIE ACADIENNE 1980-1990

René Plantier  
D'Acadie, Moncton, 1996,  
167 p. ; 26,95 \$

Il y a peu d'essais sur la poésie acadienne contemporaine mis à part *Lectures acadiennes* d'Alain Masson paru en 1994 (Perce-Neige / Orange bleue) et des remarques pertinentes de François Paré dans *Les littératures de l'exiguïté* (Nordir), également paru en 1994. *Le corps du déduit* du professeur René Plantier de l'Université de Lyon vient donc à point enrichir la réflexion sur cette poésie qui ne cesse de nous étonner par sa liberté d'expression et ses propositions originales.

L'essai regroupe neuf études portant sur l'œuvre de trois poètes acadiennes : Huguette Légaré, Dyane Léger et France Daigle. L'auteur précise le sens du titre : « Le mot 'déduit' réfère donc à la fois aux jeux amoureux et, à travers les œuvres de Dyane Léger et de France Daigle, aux jeux de l'amour des mots et au corps de l'écriture : création, récréation et récréation, les fleurs du mal des poètes. »

Le rythme, les métaphores, l'écriture et ses transformations sont les angles que choisit l'essayiste pour rendre compte de l'énergie propre aux trois œuvres, pourtant bien différentes. L'harmonie chez Huguette Légaré, la parole dans tous ses états chez Dyane Léger et l'humour chez France Daigle sont autant de facettes explorées par l'essai de René Plantier. « La diversité même des tentatives de création en Acadie prouve la vitalité du pays réel dans ses rivages marins et ses forêts, complices immenses des rencontres humaines. La rythmique de l'espace et du temps est ici d'une ampleur qui inspire et qui soulève. » Le corps

des poèmes, langue, lieu et syntaxe, est analysé dans son exubérance et ses creux. En cela, l'essai de René Plantier ouvre à une lecture plurielle et attentive de ces écritures de femmes, toutes charnelles, ancrées dans une réalité où se jouent d'instinct les tensions de l'absence et de la présence. Le corps du déduit de René Plantier suscitera peut-être la recherche d'autres traces de ces itinéraires en métamorphose. Comme l'écrit France Daigle : « Il n'y a pas de nouvelle matière, seulement une sorte de mémoire qui nous pousse vers l'avant. »

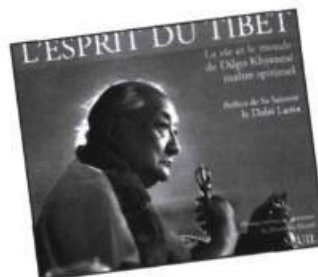
Claude Beausoleil

### L'ESPRIT DU TIBET Matthieu Ricard

Trad. de l'anglais et du tibétain

par le comité de traduction  
Padmakara  
Seuil, Paris, 1997,  
151 p. ; 100 \$

L'une des plus belles illustrations, tant au sens littéraire que pictural du mot, de la vitalité du bouddhisme tibétain nous est fournie par le splendide album *L'esprit du Tibet* publié par les éditions du Seuil ; Matthieu Ricard, qui a recueilli les écrits et les propos de son maître Khyentsé Rinpoché, signe les photographies et la narration. Nul mieux que Matthieu Ricard, en effet, ne pouvait nous guider sur la voie de cette tradition spirituelle dans laquelle il s'est lui-même engagé. Ses photos nous révèlent l'indicible splendeur des paysages et l'altière beauté des monastères de ces régions fermées au reste du monde depuis l'invasion chinoise. Plusieurs photos de groupes de Tibétains nous offrent également un éloquent témoignage de la joyeuse énergie de ce peuple courageux exposé aux pires persécutions.



L'album nous permet de suivre les pérégrinations de Khyentsé Rinpoché, sa fuite vers l'Inde et le Bhoutan, puis son retour triomphal en 1989 ; une vie tout entière animée par cette compassion universelle qui caractérise le bouddhisme vajrayana, l'Ancienne Tradition (*Nyingma*) à laquelle le Dalai Lama est lui-même rattaché.

On y voit revivre des techniques typiquement tibétaines, comme celle de « la chaleur intérieure », et la tradition des « révélateurs de trésors », qui redécouvrent les enseignements du grand fondateur Padmasambhava, soit concrètement dans des grot-

tes où ils auraient été cachés, soit par des visions qui surgissent dans leur esprit. Mais on y voit surtout la dévotion de tout un peuple envers des maîtres dont la mission est de faire reconnaître à chacun « la nature de l'esprit ».

Ce livre est un document incomparable parce qu'il témoigne d'un mode de vie traditionnel qu'on croyait disparu. Il s'en dégage une force et une émotion qui répondent bien au vœu de l'auteur : rendre hommage à son maître Khyentsé Rinpoché. Le livre contient également des poèmes et des méditations mystiques d'une grande beauté, qui illustrent l'aspect éminemment intellectuel de cette tradition.

Jean-Claude Dussault

### POUR UN QUÉBEC SOVERAIN

Jacques Parizeau  
VLB, Montréal,  
355 p. ; 24,95 \$

Peu de livres auront été aussi injustement traités que celui-ci. En plus d'être victime de ce qu'il faut bien appeler un *délit de fuite journalistique* tant il fut interprété erronément, ce livre valut à son auteur d'être condamné *in absentia* par ceux qui prétendaient défendre la même cause que lui. Pas banal ! Quand le livre fut enfin mis en vente, ceux qui l'avaient vilipendé sans l'avoir jamais vu n'eurent pas la décence de présenter leurs excuses. Quant au grand public, sans doute eut-il l'impression de tout savoir puisque les médias, qui ne l'avaient pas lu non plus, avaient tout dit.

Jacques Parizeau ne dit pourtant ici rien de très nouveau. La plupart des pages que contient ce livre ont été lues ou entendues ailleurs. Beaucoup appartiennent à une histoire déjà moins familière. Quelques-unes seulement sont de rédaction récente et se bornent à lier les textes familiers. Toutes, cependant, s'inscrivent dans une trajectoire nette, cohérente, rigoureuse.

Là d'ailleurs réside le grand pouvoir de séduction de ce livre. Jacques Parizeau, en effet, ne fait pas partie de la race politicienne. Ce qu'il pense, il le dit. C'est si peu courant que cette lecture laisse souvent le sentiment que quelque chose fait défaut, quelque chose qui s'apparenterait au calcul, à la prudence, à l'imperceptible déviation. Quand on consent enfin à lire ce qui est écrit, sans toujours chercher le sous-entendu et l'entourloupette, le plaisir est là : on a droit, d'un texte à l'autre, à trente années de cohérence et d'entêtement.

En nos temps d'écrasante rectitude politique, l'homme public qui livre en tout temps le fond de sa pensée court d'énormes risques. Tôt ou tard, une certaine presse, qui préfère lire entre les lignes que de rapporter les lignes, viendra à bout de cette candeur. Pour ce motif peut-être, l'ancien premier ministre n'a jamais trouvé grâce aux yeux des scribes. On l'accusait de contorsions indues quand il racontait sur la place publique ce qui se concocte dans les coulisses politiques. Le livre, qui supprime les interprètes et qui restitue aux discours et aux textes de Parizeau leur clarté initiale, permet, tardivement il est vrai, un contact direct avec un chef politique qui fut, jusqu'à la fin, l'un des plus mal traités par la presse. Précisément parce qu'il ne lui donnait pas matière à savantes supputations.

Laurent Laplante

**PIERRE HÉBERT,  
L'HOMME ANIMÉ**

Marcel Jean  
Les 400 Coups, Montréal,  
1996, 233 p. ; 39,95\$

Que voilà donc un beau livre – et passionnant qui plus est ! Superbement mis en pages, éclaté dans sa structure, diversifié dans son approche – faite de témoignages, d'entretiens, d'articles critiques, de textes théoriques –, illustré abondamment de

photographies, dessins, gravures, ce livre pluriel demeure toujours parfaitement cohérent dans son propos et réussit à donner une vision globale de Pierre Hébert, de sa vie et de son œuvre. La personnalité complexe du cinéaste se révèle surtout dans les entretiens. De l'enfance à l'engagement politique en passant par les activités liées à son amour de la musique, de la danse, de l'anthropologie, ils évoquent les influences qui ont formé ce cinéaste d'exception. Doté d'une insatiable curiosité associée à un goût marqué pour l'expérimentation, il a manifesté ses préoccupations sociales, à travers une œuvre toujours plus ancrée dans le réel.

Partant de l'hypothèse que le travail de cinéaste de Pierre Hébert est marqué par une constante mise en cause du corps, Marcel Jean s'emploie à en faire la démonstration à travers tous ses films, et il y réussit avec une maîtrise éblouissante. Le corps, ses métamorphoses et ses multiples avatars est au cœur même de la démarche du cinéaste, au point qu'il a éprouvé la nécessité de se colleter à d'autres disciplines artistiques, de se confronter sans cesse au mouvement. Le remarquable essai de Pierre Hébert intitulé « Entre la nostalgie du dessin et le désir de la danse », qui est une réflexion approfondie sur le cinéma d'animation comme producteur d'une illusion de mouvement et une synthèse impeccable de son cinéma, est aussi une confirmation magistrale de l'intuition de Marcel Jean.

Le livre comprend quatre essais, analyse pénétrante et passionnée de l'œuvre, des textes théoriques du cinéaste qui montrent que sa démarche créatrice s'accompagne et s'approfondit d'une démarche réflexive et quatre longs entretiens, une confrontation stimulante entre la réflexion d'un auteur-spectateur à la fois passionné et en parfaite possession de son sujet avec celle d'un cinéaste face à la

pratique de son art et y réfléchissant. Par ailleurs, des témoignages d'amis et de collaborateurs évoquent l'homme et le créateur.

Le livre est stimulant et les références à l'œuvre *Chants et danses du monde inanimé*, *Le métro*, entre autres, permettent de mieux la cerner.

Simone Suchet

**LA SOLITUDE  
DU LABYRINTHE  
ESSAI ET ENTRETIENS  
PAUL AUSTER ET  
GÉRARD DE CORTANZE**  
Actes Sud, Arles, 1997,  
173 p. ; 27,50 \$

**LE DIABLE  
PAR LA QUEUE**  
Paul Auster  
Trad. de l'américain  
par Christine Le Bœuf  
Actes Sud, Arles, 1996,  
497 p. ; 27,50\$

La renommée de Paul Auster n'est certes plus à faire. Depuis la parution de *La trilogie new-yorkaise*, les lecteurs, ceux d'ici et ceux d'outre-Atlantique, ont découvert un auteur qui leur peint une Amérique tout à la fois familière et mythique. Là réside peut-être, en partie du moins, l'explication du succès qu'on lui connaît aujourd'hui. Les romans qui ont suivi sont venus confirmer l'originalité d'une démarche qui a su allier quête de l'identité aux intrigues les plus diverses. Chez Paul Auster, l'introspection se fait au rythme des déambulations, des déplacements, autant des personnages que des points de vue narratif. Si les repères géographiques abondent, c'est pour mieux en souligner les limites, la fragilité. La quête, bien qu'elle revête les atours de l'épopée, est avant tout intérieure, voire spirituelle à certains moments.

Fallait-il pour autant chercher à statuer l'œuvre de Paul Auster ? Les deux derniers livres parus aux éditions Actes Sud ont en effet tout de l'entreprise de la statuaire. Et s'il est une chose que l'on puisse souhaiter à un écrivain, n'est-ce pas justement d'échapper au mausolée de son vivant ? Je ne pré-

tends pas que Paul Auster ait succombé à l'attrait d'une telle entreprise, je constate simplement à quel point elle illustre que nous sommes en manque d'idoles. *La solitude du labyrinthe* se présente sous la forme d'un essai sur l'œuvre de Paul Auster, suivi d'une série d'entretiens menés par Gérard de Cortanze. Lui-même écrivain, ce dernier ne cache nullement son admiration tant pour l'œuvre de Paul Auster que pour l'homme. Mais l'estime qu'il lui porte produit ici l'effet inverse, le concert de louanges nous distrayant en effet de l'essentiel, l'œuvre elle-même.

Dans *La solitude du labyrinthe*, Gérard de Cortanze aborde la plupart des thèmes chers à Paul Auster : la quête d'identité et celle du père, l'Amérique comme continent propre à la résurgence de l'épopée, New York comme lieu réel autant qu'imaginaire, l'errance comme mode de connaissance de soi et du monde, et ce que le romancier appelle les caprices de la contingence, trop souvent réduite à la gratuité du hasard au détriment de la notion de nécessité, d'accident. Mais cette présentation thématique de l'œuvre de Paul Auster a tout de l'enfilade de notes de lecture. La véritable relecture critique demeure à venir. Les entretiens qui suivent renforcent cette impression de travail inachevé, produit certes dans l'enthousiasme, mais qui ne rend pas justice à l'œuvre de Paul Auster. Le monologue cherche ici à se transformer en échange sur les mêmes thèmes, mais on a davantage le sentiment que Paul Auster a accepté de bonne grâce de se prêter à un interrogatoire amical. À aucun moment n'ai-je senti de réelle complicité entre l'intervieweur et le romancier. Lorsqu'on lit les deux parties l'une à la suite de l'autre, on a l'impression de relire le même texte, sous un angle à peine différent. De se retrouver de fait dans un labyrinthe. Le résultat est davantage agaçant qu'amusant.

*Le diable par la queue* est heureusement d'une tout autre

mouture, même s'il n'échappe pas totalement à l'effet d'intermède d'ici la sortie du prochain roman. Le livre de près de cinq cents pages relate les années d'apprentissage de Paul Auster, et s'attarde notamment sur les difficultés financières qui empoisonnaient alors son quotidien. Suivent trois pièces de théâtre en un acte écrites par Paul Auster au cours de cette même période, dont on retrouve la trace dans certains romans, la reproduction couleurs d'un jeu de cartes, Action Baseball, avec lequel il espérait faire assez d'argent pour acquitter ses dettes et se consacrer entièrement à l'écriture, et, enfin, le premier roman publié par Paul Auster, *Fausse balle*, paru sous le pseudonyme de Paul Benjamin, dont il reprendra l'identité dans *Cité de verre*. On le voit, les contingences sont inscrites dans le tissu narratif de l'œuvre elle-même.

L'essai éponyme traite des rapports qu'a entretenus et entretient Paul Auster avec le symbole par excellence de l'Amérique, le fameux billet vert – que tente périlleusement d'escalader un personnage en page couverture. Paul Auster, retraçant ses débuts dans la carrière, insiste sur le prix à payer lorsqu'on veut devenir écrivain. Dès le départ, il avouera ne pas avoir voulu mener une double vie, travailler pour assurer sa subsistance et celle des siens, et écrire. Après avoir vu ses parents se quereller sans cesse, puis divorcer, pour de stériles questions d'argent, son choix était fait : jamais l'argent ne représenterait un but, tout au plus serait-il un moyen qui lui permette de se consacrer à l'écriture.

Paul Auster s'en tient ici davantage au récit anecdotique de ses années de misère au cours desquelles il a occupé mille et un métiers pour

acquitter les comptes qui ne cessaient de s'empiler sur sa table de travail, mais multipliant par la même occasion les rencontres et les expériences qui ne cesseront par la suite de nourrir son imaginaire. Le récit est alerte, et l'on cède même au charme de la voix narrative, mais l'ensemble demeure bien en deçà de *L'invention de la solitude* dans lequel Paul Auster relatait également ses débuts d'écrivain. Peut-être du fait que l'écriture en constituait le véritable enjeu. C'est sans doute ce qui fait défaut à la présente entreprise. Mais peut-être était-ce trop attendre d'un livre qui s'inscrit en marge de l'œuvre elle-même ?

Jean-Paul Beaumier

### LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

Luc Bouvier et Max Roy  
Guérin, Montréal, 1996,  
499 p. ; 20 \$

Dans la foulée de la réforme de l'enseignement collégial, *La littérature québécoise du XX<sup>e</sup> siècle* de Luc Bouvier et Max Roy s'ajoute aux deux autres manuels qui ont vu le jour en 1996, soit *Anthologie de la littérature québécoise*, de Michel Laurin et *Littérature québécoise des origines à nos jours*, co-dirigé par Heinz Weinmann et Roger Chamberland.

Le livre de Luc Bouvier et Max Roy est essentiellement une anthologie des principaux « classiques ». D'excellentes introductions aux contextes social, historique, culturel et littéraire précèdent chacune des trois parties. Le roman, la poésie, le théâtre, la nouvelle, l'essai et la chanson y sont représentés, tout comme l'humour, auquel les auteurs accordent une place à part, se démarquant en cela de leurs concurrents. *La littérature québécoise*



certains poèmes, les aspects formels sont ainsi fort négligés, au bénéfice du contenu. Pour le récit (roman et nouvelle), le fréquent repérage du *je*, du *tu*, du *il* ou du *on* du narrateur est insuffisant. De ce point de vue capital, force est de constater la supériorité des manuels de Michel Laurin et (surtout) de Heinz Weinmann et Roger Chamberland.

Jean-Guy Hudon

**LA LUTTE DES EXCLUS,  
UN COMBAT À REFAIRE**  
Lorne Brown  
Trad. de l'anglais  
par Christine Balta  
Écosociété, Montréal, 1997,  
310 p. ; 21,95 \$

Lorne Brown aborde ici un épisode obscur, méconnu sinon occulté, de notre histoire : on apprend par lui qu'une classe entière de la population a été pendant quelques années systématiquement privée de ses droits fondamentaux par les autorités en place. Au début des années 30, conséquence de la Crise de 1929, une partie importante de la population canadienne se retrouve dans la misère. Les célibataires qui sont « chômeurs sans abri » sont regroupés dans des camps où, en échange du couvert, du gîte et d'une allocation dérisoire, on les fait travailler, de façon peu productive, à des projets publics. Lorne Brown précise, en citant la *Loi de l'assistance aux chômeurs* adoptée par le gouvernement fédéral en 1933, que « [d]ans les cas où l'on n'est pas certain que la personne est bien un 'chômeur sans abri' le fardeau de la preuve incombe à l'accusé ». Si, en raison de leur manque de docilité, ces « exclus » sont expulsés des camps, ou s'ils les quittent pour protester contre les conditions de vie qui y règnent, ils deviennent passibles d'être internés de force dans des « camps disciplinaires » où, on le devine, les conditions sont encore pires. Au sujet des règlements de

au XX<sup>e</sup> siècle se distingue encore par la réduction du nombre d'auteurs au profit d'un allongement significatif des extraits choisis. Il en résulte une représentativité et une intelligibilité textuelles accrues. De même, on a préféré s'attacher au seul XX<sup>e</sup> siècle, et principalement à la période de 1960 à 1990, à laquelle pas moins de la moitié du manuel est dévolue.

Il y a toutefois un « mais ». N'est pas mise en cause ici la présentation matérielle du livre, qui est d'une sobriété somme toute peu attrayante. Il s'agit tout particulièrement des « pistes de lecture », qui touchent le cœur même de l'instrument didactique qu'est le manuel. Ces « pistes », dont les auteurs s'emploient à justifier la nature dans l'« introduction générale », ne sont la plupart du temps qu'une mise en contexte de l'extrait publié ou une invitation à une lecture purement thématique. Sauf dans le cas de

ces camps quasi pénitenciers, Lorne Brown écrit qu'« il existe une liste de 19 cas où un homme peut être puni. Citons entre autres : parler avec un autre détenu sans permission, négligence au travail, absence au service religieux, langage obscène, etc. Les punitions sont le cachot et le régime au pain sec et à l'eau ». Tout cela est justifié par la chasse aux « faînés qui souhaitent vivre aux dépens de la population ». Un discours ressemblant étrangement à celui-ci revient de plus en plus sur la place publique de nos jours ; d'où, sans doute, le « combat à refaire » en guise de sous-titre.

Pour en revenir aux exclus des années 30, excédés par les refus répétés des autorités de créer de véritables emplois rémunérés, ils finissent par organiser une « Marche sur Ottawa » qui part de Vancouver le 5 juin 1935 (il s'agit, en fait, d'une expédition à titre de passagers « clandestins » sur des trains de marchandises). Le 1<sup>er</sup> juillet, l'équipée est brutalement stoppée à Regina par les forces de police. Obnubilés par leur chasse aux communistes, le premier ministre Bennett et son gouvernement brisent ainsi, dans le sang, les espoirs d'hommes qui ne demandaient qu'à être traités avec un minimum de dignité. La tendance de l'auteur à attribuer tous les mérites de la protestation au Parti communiste canadien et aux organismes lui étant affiliés devient cependant lassante.

Gaétan Bélanger

**LETTRES À NELSON  
ALGREN  
UN AMOUR  
TRANSATLANTIQUE  
1947-1964**

**Simone de Beauvoir  
Gallimard, Paris, 1997,  
610 p. ; 39,95 \$**

Une nouvelle Simone de Beauvoir ? Certains l'ont prétendu ; je dirais oui et non. On retrouve dans ces lettres, d'abord brûlantes, puis d'une immense tendresse, d'une amitié confiante et fidèle

enfin, par la chronique qu'elles font de la vie quotidienne à Paris en ces années-là, la Simone de Beauvoir des *Mémoires*. En plus sympathique cependant. L'aspect cancanier qui déplaît souvent dans l'autobiographie, que compense l'intérêt du regard jeté sur la situation politique et sur le groupe d'intellectuels qui fit l'opinion pendant cette période en France, l'aspect mesquin des querelles de clans, des jugements sans indulgence ne ressort pas dans cette correspondance, qui a tout de l'improvisation. Il est habituel dans un échange privé qu'on ne se prive pas justement d'exprimer ses réactions à chaud, ce qui a son prix une fois publié. Mais au fond, ici, c'est d'amour qu'il est toujours question, les événements relatés l'étant pour entretenir le bien que la lettre représente pour les complices amoureux.

On a dit, ceux qui les lui reprochaient s'en sont gaussés, et ceux qui voulaient y voir

un jugement absolu et définitif l'ont déploré, que ses soumissions d'amoureuses enlevaient de la crédibilité aux critiques exprimées dans ses essais (on a fait pourtant plus agressif dans le genre depuis !) : Simone de Beauvoir ne pouvait s'avouer une femme *ordinaire* que l'amour aurait amenée à merci. C'est oublier que se lier à une exigence de principe n'a rien à voir avec la gratuité du don, qui n'a rien d'une manifestation d'infériorité. Nelson Algren n'a pas été le seul d'ailleurs à bénéficier de la générosité de cœur de Simone de Beauvoir ; pensons à Jean-Paul Sartre, à Violette Leduc et à bien d'autres.

Particulièrement touchante d'ailleurs, cette Simone de Beauvoir. L'amour violent qui lui tombe dessus à la maturité est le premier et le seul grand amour de sa vie ; la force, la vitalité de cette passion, la confiance absolue qu'elle suscite sont étonnantes, comme l'absence com-

plète de rancœur, la générosité qui se révèle quand se refroidit l'amour de l'autre. Simone de Beauvoir traduit ainsi la compréhension qu'elle a de l'absolue gratuité de l'amour ; peu importe qui on est et ce qu'on a pu représenter pour quelqu'un, rien à aucun moment n'est dû, il n'y a pas de créance en amour.

La correspondance échangée entre Nelson Algren, cet écrivain américain lié à son milieu par l'écriture, et Simone de Beauvoir, inséparable de la vie intellectuelle française, a un autre aspect qui en fait l'étrangeté. De Nelson Algren on n'entend pas la voix, seules ses lettres à elle sont publiées... et en traduction, puisqu'il ne lisait pas le français, ignorant tout de la culture française. Il en résulte une écriture simplifiée à certains égards et une abondance de détails destinés à l'étranger. Le propos est cependant traversé de bonheurs dans l'expression des sentiments et d'une perception aiguisée de la beauté comme de l'aridité des jours. De beaux moments !

Blanche Beaulieu

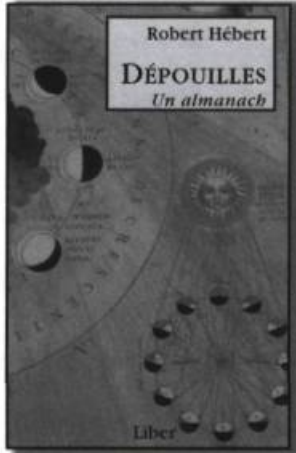
# LIBER

Robert Hébert

## DÉPOUILLES

*Un almanach*





182 pages, 20 dollars

**LECTURES DU  
POSTMODERNISME  
DANS LE ROMAN  
QUÉBÉCOIS**

**Lucie-Marie Magnan et  
Christian Morin  
Nuit blanche éditeur,  
Québec, 1997,  
219 p. ; 23,95 \$**

Professeurs de cégep, Lucie-Marie Magnan et Christian Morin ont étudié l'un des courants les plus producteurs du roman québécois contemporain, le postmodernisme. Dans des termes plutôt simples, qui évitent généralement le métalangage pur et dur de la critique savante, les auteurs tentent d'abord de cerner la notion de postmodernisme, dont « la théorie [...] est encore à se construire ». Sans prétendre à l'exhaustivité, ils en décrivent au Québec les « quatre axes d'exploration », à savoir : l'« auto-

représentation » (par laquelle l'acte de langage se signale lui-même dans le roman), l'intertextualité (définie par Laurent Jenny comme « le travail de transformation et d'assimilation de plusieurs textes opéré par un texte centreur qui garde le leadership du sens ») les « savoirs en question » (ou la remise en cause des acquis de l'Histoire, des sciences, des idées reçues...), et enfin l'« identité en mutation » (c'est-à-dire la quête identitaire qui est la « charnière » du récit postmoderne).

Lucie-Marie Magnan et Christian Morin proposent ensuite une méthode d'analyse formelle et thématique qui retient les six « composantes narratives les plus pertinentes à une découverte de la littérature » et du postmodernisme : ce sont l'organisation narrative (ce qui est raconté), la narration (qui raconte quoi, comment et pourquoi), le personnage (qui agit et comment il nous est proposé), l'espace (dans lequel les personnages évoluent), le temps (de la fiction et de la narration), et finalement les jeux de langage (ou les procédés textuels auxquels a recours l'écriture postmoderne). L'un des avantages marqués de cette démarche intelligente, où les difficultés sont graduées, est de montrer ces éléments en interaction plutôt qu'isolés dans leur entité propre. Plus de quatre-vingts pages sont aussi consacrées à des « propositions de pistes de lecture » très étoffées touchant pas moins de trente romans contemporains.

Voilà en somme un outil pédagogique pertinent, qui se situe dans la droite lignée des excellents *Moments postmodernes dans le roman québécois* de Janet M. Paterson ([1990] 1993).

Jean-Guy Hudon

### LA FIN DU TRAVAIL

Jeremy Rifkin

Trad. de l'américain

par Pierre Rouve

Boréal, Montréal, 1996,

436 p. ; 29,95 \$

### LA SOCIÉTÉ EN SABLIER

Alain Lipietz

La Découverte, Paris, 1996,

333 p. ; 38,95 \$

Dans un style vivant et bien documenté, Jeremy Rifkin résume, sur la base de l'expérience américaine, les tendances essentielles de ce qu'il décrit comme le déclin mondial du travail. Ainsi, les reconfigurations administratives conjuguées à la diffusion des nouvelles technologies viennent mettre fin à l'emploi de masse dans divers secteurs d'activités et supposent la disparition quasi complète de nombreuses catégories de travailleurs. Où iront ces travailleurs sans emploi, se demande l'auteur ? Certains peuvent se recycler mais pour faire quoi ? En fait, nous sommes mal préparés à cette profonde mutation, nous dit-il, car les stratégies néo-libérales actuelles basées sur l'économie de main-d'œuvre, la baisse des coûts salariaux et les gains de productivité portent sans cesse à la hausse son coût social. En l'absence de solutions aux effets des licenciements massifs accompagnant une telle transformation, Jeremy Rifkin propose une politique alternative : réduction du temps de travail et développement d'un secteur d'économie sociale.

L'ouvrage d'Alain Lipietz s'attarde à son tour, à partir de la situation française, à définir les éléments d'une telle politique alternative : il s'agirait de trouver une autre valeur sociale au travail humain tout en préconisant la conquête du temps libre. Mais ce qui préoccupe l'au-



ceci : la réduction *rapide et massive* du temps de travail est au centre d'une solution d'envergure au chômage et aux inégalités en permettant le partage, équitable sur le plan des revenus, des heures travaillées entre tous et toutes. Qui plus est, Alain Lipietz démontre que financièrement le projet est possible ! S'appuyant sur un appareil statistique élaboré, il précise les moyens de sa réalisation jusque dans leurs modalités techniques et économiques. Par les temps qui courent, cette perspective est originale et son exposé tout à fait constructif, puisqu'il permet de s'approprier les termes d'une solution concrète au problème que pose l'avenir du travail dans nos sociétés.

Daniel Dompierre

### UNE TRADITION À INVENTER

Georges-André Vachon

Boréal, Montréal, 1997,

228 p. ; 27,95 \$

Il faut faire retour en aval avec le fondateur d'*Études françaises* pour découvrir combien l'histoire littéraire, loin de gaspiller notre disponibilité auprès de vestiges muséaux, peut se vouloir prospective en mettant en avant le passé. Un peu comme le fait la collection « Papiers collés » de Boréal, dans laquelle on rassemble des essais d'époques souvent diverses avec le prétexte *surtextuel* d'un titre, d'une ligne directrice puisée de manière parasitaire à même les préoccupations potentielles du lectorat. Ici *Une tradition à inventer* propose en filigrane une réflexion sur l'identité culturelle. La mort de l'auteur il y a trois ans nous en fait garants, voire débiteurs.

Petite révolution tranquille en soi, l'essai de Georges-André Vachon se promène des origines de la colonie jusqu'à Richard Desjardins, sans oublier de jeter un regard judicieux sur Paul-Marie Lapointe, Gabrielle Roy et Réjean Ducharme, nous laissant dans l'esprit un goût

teur dans sa démarche, c'est moins la forme que prendront les transformations du travail que le combat à mener maintenant contre les effets sociaux du processus en marche, qui forge le portrait d'une « société en sablier » : polarisation des revenus et accroissement dangereux des phénomènes d'inégalités, de précarité et de chômage. Son idée maîtresse se résume à

prononcé d'enfin-vu. La littérature, qu'on se le dise, régresse désormais vers l'écriture et se définirait par l'échec nécessaire qu'engendre la volonté de remettre en question le fait pour le fuir. « J'appelle ÉCRITURE l'acte par lequel un homme tente, la plume à la main, une aventure dont il ne peut sortir victorieux ; pose et tente de résoudre une question insoluble – question de vie ou de mort – qu'il ne peut pas ne pas poser. »

Thierry Bissonnette

**FRATERNELLEMENT...  
Lettres de Menaud à  
André Major, 1965-1971**  
Félix-Antoine Savard  
Leméac, Montréal, 1997,  
119 p. ; 16,95 \$

Félix-Antoine Savard et André Major ont correspondu, plus ou moins régulièrement, durant six ans. Leméac nous propose ici les 77 lettres de la partie savardienne de ces échanges épistolaires. On sait qu'André Major éprouva d'abord une véritable fascination pour l'œuvre de son aîné. Dans l'essai qu'il publia sur lui en 1968, il se déclara même « fils de Menaud », titre que lui avait déjà souvent décerné Félix-Antoine Savard dans ses lettres. S'il prend aujourd'hui ses distances avec ce « père adoptif », André Major lui rend toutefois un hommage à la fois sincère et sobre dans la présentation qu'il fait de cette correspondance.

Félix-Antoine Savard se révèle quant à lui tel qu'on le connaissait déjà : fondamentalement humble, fuyant l'agitation du monde, usant du grec et du latin sans fanfaronnerie, amoureux passionné de la nature et de son pays, fort d'une foi chrétienne indestructible malgré des moments de doute... Mais il a aussi ses sautes d'humeur, allant dénoncer « ce gros vertrat de Plante » qui « a abusé de [sa] confiance, de [sa] naïveté ». On ne lui connaissait pas ce langage.

André Major souligne avec

raison « la justesse du regard et de l'image », de même que « la constante fluidité d'une prose à la fois capricieuse et précise » chez Félix-Antoine Savard. Les missives dévoilent de fait un écrivain toujours épris du bien et du beau dire, mais s'accordant aussi quelques « fantaisies » et « licences ». *Fraternellement...* contient par ailleurs quelques-unes des « fautes » et des « distractions » qu'on disait avoir « corrigées ». Les notes infrapaginales souffrent de même d'irrégularité : tantôt elles éclairent, tantôt elles ignorent les personnes et les événements visés par les lettres. En revanche, le livre est le premier, que je sache, à donner accès à la correspondance volumineuse qu'a entretenue Félix-Antoine Savard, sa vie durant, et dont il trahit ici à plusieurs reprises l'existence. À suivre.

Jean-Guy Hudon

**LE PARI SUR  
L'INCERTAIN OU  
L'APOLOGIE DE LA  
RELIGION CHRÉTIENNE  
DE BLAISE PASCAL**  
Edmond Robillard  
Vermillon, Ottawa, 1996,  
190 p. ; 20 \$

Edmond Robillard, de l'Académie des Lettres du Québec, est un spécialiste des questions religieuses et des écrivains qui possèdent la Foi. L'auteur énonce les circonstances qui ont amené Blaise Pascal à se tourner vers Dieu. Il le présente comme un modèle de penseur et un scientifique, non comme un théologien ou un scolastique, qui a parié sur Dieu en se basant sur le calcul des probabilités et la géométrie, qui symbolise pour Pascal l'éternité. Ce croyant invite l'homme à dépasser le stade de la vérité pour parvenir à la Grâce divine. D'ailleurs, le titre, *Le pari sur l'incertain*, résume l'idéologie de Blaise Pascal sur la religion chrétienne. Le pari sur Dieu sert de base réflexive sur les incertitudes de la vie qui



œuvres, comme le *Mémorial* ou *Les Pensées*, mais également celle de connaître les textes philosophiques et théologiques d'Edmond Robillard.

Christine Fouchault

**PENSER LA  
COMMUNICATION**  
Dominique Wolton  
Flammarion, Paris, 1997,  
401 p. ; 39,95 \$

deviennent des évidences lorsque l'homme croit. Inspiré de Montaigne, Pascal sait que l'être humain évolue tout au long de sa vie. Cependant, l'homme, corrompu par le péché originel, est écartelé entre deux infinis, le néant et l'absolu, et s'avère incapable de savoir et d'ignorer. Aussi Pascal incite-t-il les libres penseurs à se diriger vers la voie de la religion, car Dieu est caché et ne se révèle qu'aux hommes humbles qui désirent le trouver. Jésus-Christ permettra à l'homme d'accéder au Père, car il est anthropomorphe et accomplit les prophéties faites par Dieu. Devançant Beaumarchais et Jean-Jacques Rousseau, le savant a même remis en cause la soumission des hommes à l'autorité d'un seul pour détruire les mythes et les idoles qui aveuglent les hommes. Pascal établit une méthode critique apologétique qui va au-delà du doute de Descartes : la première règle est de ne rien avancer avec conviction ; la deuxième consiste à comparer avant d'affirmer. On obtient ainsi une certitude, car l'esprit mathématique domine la logique du cœur et l'imagination ne trouve pas de place. Edmond Robillard critique avec esprit et admiration les textes de Pascal, qui vécut comme un ascète. Son génie scientifique lui permit d'inventer la première machine à calculer et la roulette. La ferveur de Pascal en la religion chrétienne suscite chez le lecteur l'envie de lire ses

« Que ferons-nous des nouvelles technologies de la communication ? » ; « Il faut tenir compte d'Internet ! » ; nous entendons de plus en plus souvent ce type de phrase de la part de gens affolés. En leur répondant, Dominique Wolton vient de marquer une étape, dans sa production et dans les sciences de la communication : la communication n'est pas une menace ni une panacée, mais simplement un moyen d'échange et une technique, offrant le meilleur et le pire. L'auteur poursuit ici sa réflexion sur les différents aspects des rapports entre la communication et la société, et définit la communication de trois façons : comme un acte d'échange avec l'autre, une forme technique et une nécessité sociale. Dominique Wolton retient de l'anthropologie sociale que si le contact et le rapprochement entre les hommes sont facilités par la technique, celle-ci ne peut, hélas ! permettre aux différentes cultures de mieux se comprendre. Le progrès technique (par exemple Internet) ne résout pas tous les problèmes de relations interpersonnelles !

L'auteur se démarque des raisonnements des Mattelart, Sfez, Breton et des tenants de l'École de Francfort, voulant que le spectateur soit plus ou moins passif face aux discours véhiculés par les médias. Pour sa part, Dominique Wolton croit aux rapports de force, aux idéologies, à la domination, mais non (dans le cas des médias) à l'aliénation du citoyen, qui

demeure souvent critique et pas toujours crédule. Le problème n'est pas tant de redouter la façon dont les médias transformeront notre société, mais bien de s'interroger sur ce que nos sociétés feront de ces techniques. Il faudra soumettre les techniques à nos idéaux, soutient l'auteur.

Avec *Penser la communication*, Dominique Wolton réussit à nous offrir un brillant tour d'horizon de ce que sont les paradigmes des sciences de l'information et de la communication, avec de surcroît des prises de position qui distinguent ce livre engagé d'un simple manuel ou d'une introduction générale à la discipline. Le résultat est clair, stimulant en même temps que justifié, sincère et nécessaire.

Yves Laberge

**COMME UNE LARME  
DANS L'ENCRIER  
RÉCITS D'UNE PSYCHIATRIE  
SENSIBLE**  
Paul Sidoun  
Stanké, Montréal, 1997,  
96 p. ; 14,95 \$

Paul Sidoun est psychiatre. Écouter des gens lui raconter leur souffrance, leur « folie » et le parcours qui les y a menés fait donc partie de son travail. Témoin privilégié, il présente ici une plaquette réunissant quatorze esquisses qui illustrent chacune une rencontre avec un patient. En fait, ce sont plutôt les déséquilibres chez eux qu'il dépeint sommairement sur un ton ingénu, propice à faire mieux comprendre, sinon accepter, le caractère implacable des maladies mentales dont on sait à quel point elles dérangent et font peur. L'auteur ajoute à ses descriptions des notes explicatives d'ordre médical, placées en bas de

pages ; elles contribuent à faire mieux comprendre les maux dont souffrent ces malades.

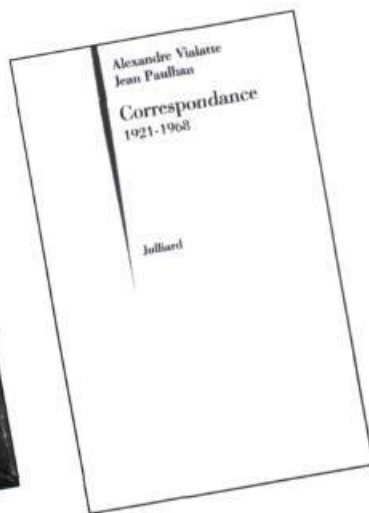
« Entre la kalachnikov et sa mère, il a choisi sa mère et la peur. Et il y a des choix qui tuent. Pas toujours ceux qu'on croit. » C'est ainsi que l'auteur présente un de ses sujets, originaire de l'ex-Yougoslavie, laissant deviner le caractère paradoxal du mal dont il est affligé.

Gaétan Bélanger

**INTIMES CONVICTIONS**  
Hubert Reeves  
*Paroles d'aube, Vénissieux,*  
1997, 91 p. ; 26,95 \$

Est-ce honteux d'avouer que je ne connaissais de l'auteur que le nom et la profession : Hubert Reeves, astrophysicien ? Bien je le dis ! Après tout, je ne dois pas être la seule à avoir eu peur du terme astrophysique. C'est ce qui arrive avec les sciences : on se contente de savoir que ça existe, qu'il y a des gens, quelque part, avec de gros cerveaux, qui s'en occupent, affairés à comprendre et qui ne prennent pas le temps d'expliquer. Hubert Reeves trouve le temps et qui, mieux qu'un astrophysicien, est en mesure de faire comprendre le rapport qu'a l'être humain avec l'univers ?

On est peut-être infiniment petits, à l'échelle, mais on est là, et c'est déjà extraordinaire ! Par contre demeurer présents dans l'univers a quelque chose à voir avec notre sens des responsabilités. Nous qui commençons à peine à nous préoccuper des espèces en voie d'extinction, assurons-nous que la prochaine ne soit pas la nôtre, et par notre faute. Voilà, en gros, le message que j'ai retenu du dernier Hubert Reeves.



Quand Hubert Reeves nous parle de l'être humain, c'est avec l'intelligence du chercheur et la sensibilité du poète. Les deux donnent des entretiens d'une rare qualité. L'œuvre nous en livre six, tous passionnants, et, chose amusante, certaines questions formulées par les interlocuteurs sont si complexes que ce n'est pas la réponse d'Hubert Reeves qui épate d'abord, mais le fait qu'il ait compris ce qu'on lui demande.

Et il répond, avec une étonnante simplicité, en établissant des liens concrets qui construisent une route pour la compréhension. Il répond, quand il peut répondre !... Quand on aborde les questions fondamentales de l'existence, l'auteur avoue toujours avec la même simplicité : je ne sais pas. D'où provient la conscience ? Dieu existe-t-il ? À quoi rime notre vie ? Qu'arrive-t-il après la mort ? Autant d'interrogations auxquelles chacun doit s'attaquer en tant qu'individu, à travers son cheminement personnel, tout en évitant de tomber dans les nombreux pièges du prêt-à-penser.

Hubert Reeves a un certain nombre de convictions, entre autres que l'histoire de l'univers va quelque part, parce qu'elle est « poussée de l'intérieur » par ce qu'il appelle « le levain de la complexité croissante ». C'est beau comme image, non ?

On imagine un pain qui gonfle. Et s'il explose ? C'est déjà arrivé... le Big Bang, d'après ce que je peux comprendre, ça ressemblait à ça. Et qu'est-ce que ça a donné comme résultats ? Probablement nous. Peut-être qu'un autre donnerait encore mieux que nous. C'est la magie de « l'arborescence des possibles ». Mais ça, c'est une autre histoire...

Réjeanne Larouche

**CHOIX DE LETTRES, T. III  
(1946-1968)**  
Jean Paulhan  
Gallimard, Paris, 1996,  
391 p. ; 52 \$

**CORRESPONDANCE,  
1921-1968**  
Alexandre Vialatte  
et Jean Paulhan  
Julliard, Paris,  
1997, 282 p. ; 60,95 \$

Aussi bien le dire immédiatement : si l'on n'aime pas les correspondances et la petite histoire de la littérature, il est inutile d'entreprendre la lecture des lettres de Jean Paulhan que l'on vient de publier.

On a beau être écrivain, une lettre est une lettre, c'est-à-dire une écriture privée. Des mots pour une personne particulière. On s'envoie des livres, on se dit bonjour, on prend des nouvelles de l'autre, on lui ra-

conte sa soirée, on fait état de ses recherches, on dégueule sur le temps qu'il fait, on commente l'actualité politique ou littéraire. Une lettre est une lettre.

Comme l'écrivait Jean Paulhan : « Une lettre tient à l'effet qu'on en attend : c'est un effet passager, que rien ne trahit plus tard : on ne la lit pas sans contresens. »

Mais il y a bien longtemps que les éditeurs ne se soucient plus des contresens possibles : chaque année on publie des dizaines de volumes qui rassemblent les correspondances de celui-ci ou celui-là.

Dans le cas Paulhan-Vialatte, c'est un événement heureux pour les amoureux de Kafka. Alexandre Vialatte en fut le premier traducteur et cette correspondance nous permet d'assister à l'arrivée d'un écrivain majeur dans l'univers littéraire franco-phonie.

*Choix de lettres*, c'est Jean Paulhan qui se promène dans le monde de la littérature : Bousquet, Dubuffet, Cocteau, Dhôtel, Mauriac, Grenier, Guéhenno et bien d'autres. Ses lettres expliquent qu'un livre va bientôt paraître, qu'un autre est magnifique, qu'un autre est mauvais.

Une lettre exprime parfois le bonheur d'être au monde. Mais aussi la tristesse d'être là. Une lettre, ça ne fait pas la littérature, mais ça peut souvent l'expliquer, la dénigrer, l'enjoliver, lui donner du sens et la tenir en vie.

Marc Chabot

**OCCASIONS RATÉES**  
**HISTOIRE DE LA POLITIQUE**  
**CANADIENNE DE**  
**RADIODIFFUSION**  
Marc Raboy  
*Trad. de l'anglais (Canada)*  
par Pierre R. Desrosiers  
Liber, Montréal / Presses  
de l'Université Laval,  
Sainte-Foy, 1996,  
569 p. ; 39 \$

Au Canada, on parle de radio ou de télévision « publique ». Le terme est polysémique, il s'oppose à « national », à

« État », à « communautaire », à « privé », il ne fait référence ni à un « auditoire », ni à des « consommateurs », ni à des « publics ». Dans les débats sur la radiodiffusion au Canada, ce *surplus* de sens a servi les politiciens et les radiodiffuseurs de tous bords. C'est ce que met en évidence *Occasions ratées*, ce livre touffu, très dense, qui fut d'abord une thèse de doctorat, et qui est muni d'une postface pour son édition française (l'édition anglaise datant de 1990).

Les « occasions ratées » auxquelles fait référence le titre sont celles qui, de la radio à la télévision, en noir et blanc puis en couleurs, du câble à la diffusion par satellite puis sur Internet, font que l'on se contente de réagir au fait accompli (et nord-américain) plutôt que de se donner un système de radiodiffusion et de communication distinct de celui de notre voisin du sud, public au sens communautaire et décentralisé ou polycentrique, par exemple. En lieu et place, on a une gouverne étatique et centralisée qui passe par Radio-Canada et le Conseil de la radiodiffusion et de la télévision canadienne (CRTC), aux mandats sans cesse redéfinis, alors qu'on est passé de la radiodiffusion dite culturelle à celle de l'industrie.

En fait, qui ne s'intéresse pas spécifiquement à la radiodiffusion ou à Radio-Canada pourra trouver passionnante la lecture de ce livre où est décorqué le processus de prise de décision politique (ou de non-prise de décision) : nombre incalculable de Commissions d'enquêtes et de rapports, pressions du secteur privé et d'associations de consommateurs, querelles de juridictions, tergiversations des politiciens qui laissent mourir au feuillet leurs projets de lois lorsqu'ils risquent de leur faire perdre trop de votes. Bref, un livre qui parle de politique et non du contenu des médias, d'un processus politique, mais le secteur est crucial comme l'enjeu qui est celui de la place publique, là même où se joue le politique.

Andrée Fortin

## HUMANITAS

automne 1997

### ENCRES BRULEES

DARY JEAN-CHARLES / Poèmes

...À la lecture du temps passé, l'homme-poète et ses poèmes écrits à l'encre brûlée du présent qui se meurt.

127 pages, 8 \$

### EN ENJAMBANT LE VENT

LENOUS (NOUNOUS) SUPRICE / Poèmes

Errant de poème en poème, le rêve du poète continue sa route de sable et d'eau marine, de ciel et d'arc-en-ciel le long des plages d'exil...

120 pages, 8 \$

### L'ITALIE EST AILLEURS

LISA CARDUCCI / Récits

Le volet européen, et le dernier, d'une trilogie de récits, contes et nouvelles commencée avec *Affaire classée* et suivie de *A l'encre de Chine*.

136 pages, 17,95 \$

### L'INSTINCT FAROUCHE

SOUS LA DIRECTION DE SYLVAIN RIVIERE

Vingt et un écrivains connus s'acoquinent en prose et en poésie avec l'Instinct farouche qui veille, discret, au recoin de nos faits et gestes.

152 pages, 18,95 \$

### LUNES BLEUES D'ALEXANDRIE

MAURICE ELIA / Roman

Poussé par une de ses étudiantes, un universitaire introverti part à la recherche des mystères entourant sa naissance dans la ville de Durelle et de Cavafy.

216 pages, 20,95 \$

### L'ILE AUX DEUX VISAGES

GARY KLANG / Roman

De la République dominicaine, des guérilleros luttent pour renverser le régime sanguinaire du Président Faustin en Haïti. Mais ils devront remettre leur projet à plus tard et aideront les démocrates dominicains dans leur combat...

220 pages, 22,95 \$

### PROPOS SUR LA CULTURE

PAUL-EMILE ROY / Essais

Pour une grande partie des contemporains, tout propos sur la Culture est futile, dérisoire, dépassé...

100 pages, 16,95 \$

### L'AVEUGLEMENT DE JANUS

GINA STOICIU / Essais

L'après-communisme: mythes, mythologies politiques et crise d'identification collective.

190 pages, 20,95 \$

### DES QUEBECOIS A HONG-KONG

AXEL MAUGEY / Collection CIRCONSTANCES

Alors que le territoire de Hong-Kong vient d'être rétrocédé à la Chine, il est important de savoir ce que pensent ceux qui se battent sur des marchés considérés comme difficiles.

168 pages, 19,95 \$

990 Croissant Picard, Ville de Brossard, Québec, Canada J4W 1S5  
Téléphone/Télécopieur: (514) 466-9737; [humanitas@cyberglobe.net](mailto:humanitas@cyberglobe.net)